

# L'école valdôtaine et le Concours Cerlogne

Rita Decime

À ses débuts, le Concours s'adressait essentiellement aux élèves patoisants pouvant témoigner d'un attachement à la civilisation autochtone, dans le but de valoriser en milieu scolaire leur savoir et celui de leur famille, mais aussi de collecter des informations encore inédites à l'intention de la recherche scientifique. Aujourd'hui, compte tenu de l'évolution de la société valdôtaine et de l'expansion du Concours, celui-ci s'adresse à tous les enfants des écoles valdôtaines ou des régions francoprovençales, patoisants, non patoisants, enfants d'immigrés n'ayant pas de contacts avec la culture autochtone, enfants enracinés dans la civilisation agro-pastorale traditionnelle, enfants vivant entièrement dans une réalité urbaine globalisée. Enfants issus d'une société plurilingue, à plusieurs facettes, où en dépit des nombres très réduits se côtoient des sensibilités parfois opposées, très diversifiées, des expériences de vie multiples, des pratiques langagières variables (au moment de la scolarisation on va de l'enfant monolingue à l'enfant trilingue, pour ne citer qu'un exemple).

Les champs d'intérêt du Concours Cerlogne sont deux : l'un plus axé sur les éléments de la civilisation valdôtaine et l'autre plus d'ordre linguistique. Le Concours n'a évidemment pas le caractère systématique et exhaustif d'un programme didactique : il s'agit d'une activité de sensibilisation par l'introduction de certaines notions. L'oscillation autour de ces deux centres d'intérêt, fait que selon le thème de l'année, la sensibilité des enseignants et la composition de la classe, l'approche au Concours soit toujours modulable et variée.

Parmi les objectifs du Concours Cerlogne, il y a toujours la valorisation, à travers des stratégies à mettre au point, de la richesse culturelle dont tous les enfants sont porteurs à leur manière, notamment la culture valdôtaine dont l'enfant patoisant est le dépositaire à l'intérieur de l'école, en faisant le contrepoids d'un enseignement massivement unilatéral, comme expression de la culture majoritaire italoophone. La culture valdôtaine donc, en tant que valeur en soi et en tant que point de départ pour une relecture globale des cultures de la planète, amenant l'enfant à relativiser certains phénomènes qui pour être l'expression nationale italienne ou plus en général l'expression de la société de consommation moderne, globalisée, occidentale, sont parfois marginaux à l'échelle mondiale et à le familiariser d'un côté avec le territoire qui l'accueille et de l'autre avec des notions universelles de respect, de tolérance et d'ouverture à l'autre.

Des objectifs différents sont posés selon les différentes catégories d'enfants participant au Concours, car faire semblant que tous les enfants sont pareils ne permet pas de développer des stratégies adéquates : de ce fait, le Concours demeure l'une des occasions privilégiées pour la classe de se pencher sur la culture valdôtaine, notamment sur la langue et la civilisation francoprovençale. Ce qui en fait son succès n'est pas uniquement une question de contenus, même si c'est le cas très souvent, mais aussi la méthodologie du travail, son caractère ludique et ses enjeux (la remise des prix, la fête ou la sortie finale ou encore la rencontre avec une autre classe). En effet, les enseignants insistent sur l'importance de ce caractère festif du Concours, parmi les raisons de sa réussite.

Il est clair que si la classe est insérée au cœur d'une communauté où le francoprovençal est vivant et de plus si l'enseignant est à l'aise dans cette langue, le Concours permet d'encourager les comportements linguistiques dans cette direction et de valoriser la culture locale en donnant des compétences supplémentaires qui ont des chances d'être retenues par les enfants.

Quant à la valeur pédagogique de ce Concours et aux perspectives qu'il ouvre dans l'étude des langues, notamment dans la prise de conscience du lien privilégié qui unit le français et le francoprovençal, nous laissons volontiers la parole à une autorité en la matière.



Saint-Nicolas, La Cure, 1978 - Corrado Grassi, l'Assesseur Maria Ida Viglino et Rita Decime

J'ai commencé à m'intéresser au Concours Cerlogne au début des années soixante-dix, comme institutrice d'école élémentaire avant, comme directrice des écoles maternelles après. C'était l'époque où très vif était le débat sur le renouveau des institutions scolaires, de leurs structures et de leurs méthodes. L'enseignement traditionnel des différentes disciplines était soumis à une analyse fortement critique et une exigence de renouvellement radical commençait à concerner tous les aspects de la didactique. L'attention était portée sur les dynamiques d'apprentissage des élèves, sur les nouveaux besoins de connaissance et sur les intérêts qui les motivaient, sur l'envie de mouvement et d'action qui caractérise tout particulièrement ces premiers degrés de l'âge évolutif.

L'ÉTUDE DU MILIEU avait fait son entrée dans les nouveaux programmes et ses différents aspects, géographiques, historiques, scientifiques et linguistiques devaient constituer le point de départ pour l'enseignement des matières. Le Concours Cerlogne favorisait justement l'exploration et la découverte du milieu et arrivait à s'insérer efficacement dans le développement d'une didactique bilingue qui avait l'ambition de dépasser l'enseignement traditionnel des langues.

Dans ces années-là j'étais institutrice à La Thuile et mes élèves étaient pour la plupart fils de Thuileins ; mais dans ma classe il y avait aussi des fils ou petits-fils d'immigrés, arrivés de Vénétie pour travailler dans les mines de charbon. Les premiers étaient patoisants, les deuxièmes étaient bien insérés et comprenaient parfaitement la langue du pays.

Les enquêtes sur le terrain (je me rappelle tout particulièrement LA BOUCHERIE À DOMICILE et LA FORÊT ET SES TRAVAUX) poursuivaient le but spécifique de faire découvrir aux élèves certains aspects encore actuels de la vie communautaire, et de valoriser le patois qui les exprimait ; mais je commençais aussi à être attentive à saisir tout ce que le milieu humain pouvait offrir du point de vue linguistique. En effet un but non secondaire que je commençais à me proposer était celui d'exploiter les textes rédigés pour le Concours pour entreprendre en classe une ébauche d'analyse comparative entre les structures du patois et du français. J'avais découvert de façon empirique que la maîtrise du francoprovençal pouvait constituer une pré-compétence pour l'apprentissage du français et j'essayais de faire mûrir dans mes élèves de sept-huit ans une première prise de conscience en ce sens.

Un autre souvenir inoubliable de mes années d'enseignante est l'organisation de la Fête du Concours, toujours à La Thuile, en mai 1973. Je me rappelle tout l'engagement et les efforts accomplis pour la bonne réussite de l'événement. Il avait plu jusqu'à la veille et le lendemain tout devait se dérouler en plein air car à l'époque on ne pouvait pas encore compter sur les chapiteaux. Mais nous avons eu bonne chance et toute la fête a pu avoir lieu sous un beau soleil.

À l'occasion de la Fête plus récente qui a eu lieu à La Thuile, en mai 2010, j'ai sorti les photos que j'avais pu faire dans l'autre occasion. Elles ont été projetées le

soir avec le plus vif intérêt de la part de tout le monde qui s'est revu plus jeune de trente-sept ans. On a pu comparer l'organisation un peu artisanale de ces débuts avec la bien plus riche organisation globale de ces dernières années. L'ampleur de la *Fête* et son cadre d'ensemble ont considérablement changé mais on peut facilement constater que l'engagement des enseignants est toujours le même.

À partir de l'année scolaire 1973-74 je me suis occupée des écoles maternelles et je me suis dédiée tout particulièrement à la définition d'une méthodologie active qui devait encourager et soutenir un apprentissage bilingue précoce. Le francoprovençal devait trouver sa place dans les activités de la classe et représenter un trait d'union entre l'italien et le français. J'ai encouragé la participation au Concours Cerlogne dans le double but de motiver les rapports de l'école avec le milieu communautaire et de construire progressivement un matériel spécifique qui aurait dû matérialiser la découverte et l'appropriation du milieu. Quant au climat pédagogique, c'était l'époque des *Centres d'intérêt* et chaque sujet d'enquête pouvait devenir une unité didactique qui prévoyait des activités d'exploration, d'observation, d'élaboration verbale et de réélaboration graphique, de reconstruction plastique et de dramatisation ; le patois pouvait devenir la langue d'emploi des différentes activités didactiques qui caractérisent l'école maternelle.

Dans les années quatre-vingt un besoin important était ressenti : celui de dépasser, pour l'apprentissage des langues, les stratégies un peu simplistes des méthodes audiovisuelles, méthodes basées sur une programmation stricte de l'apprentissage des structures linguistiques et sur les exercices de dénomination et de répétition. Les activités de découverte du milieu, proposées chaque année par le Concours Cerlogne, contribuaient à faire comprendre que le processus d'acquisition d'une langue se réalise toujours progressivement, mais à travers de différents types d'expérience qui vont proposer certaines de ces structures dans des moments divers de communication et d'explicitation de la pensée. Ces principes animaient souvent le débat lors des réunions du Collège des enseignants.

Faire réapparaître des mots, des phrases et des structures dans un contexte d'expériences le plus vaste possible, faire saisir des analogies et des divergences entre les différentes langues présentes à l'école, tout cela permet aux enfants de mieux comprendre les nuances expressives qui caractérisent chaque situation communicative ; sur ces principes repose toute éducation plurilingue et pluriculturelle.

Dans l'histoire de l'école valdôtaine le Concours Cerlogne a constitué un point de départ important pour ce type d'éducation.